

# CONCLUSION : DES DEBATS ACTUELS

Alain SANDRIER, Professeur de Littérature française, Université de Caen

---

## Partie 1 – Naissance de l'opinion

Tentons un bilan à retenir dans le combat des Lumières. Ce que l'on constate tout d'abord, c'est une formidable effervescence intellectuelle et littéraire où le débat d'idées ne se niche pas seulement dans les traités de philosophie mais irrigue aussi la production romanesque. Tout cela, porté par un dynamisme remarquable de l'édition. Il faut remarquer que sans changement technique notable, la production de livres décuple sur un siècle et profite aux genres les plus neufs, les savoirs conquérants et en constante évolution comme l'économie ou l'histoire mais aussi l'écriture romanesque.

Cette dernière parvient exemplairement par son recours à la fiction et aux marges qu'elle octroie à déborder le cadre étroitement surveillé de l'expression des idées sous l'Ancien Régime. Si bien que la réflexion conquiert patiemment mais sûrement de nouveaux territoires. Et avec le développement des moyens de diffusion, et notamment des journaux, émerge une opinion publique de plus en plus sensible à l'évolution de la société dans sa dimension politique notamment. Le premier quotidien en France naît en 1777. C'est le *Journal de Paris*. Et il parachève tout un siècle de développement de la presse et d'intérêt pour ce que l'on appelle à l'époque « les nouvelles » et qu'on qualifiera plus tard « d'actualités ».

## Partie 2 – Lumières au pluriel

Cela ne veut pas dire que les Lumières se réduisent à une simple opposition entre les progressistes et les réactionnaires, entre les philosophes et les conservateurs. Ce qui retient davantage, c'est une grande dispersion des positions et une concurrence à tous les niveaux, entre les différentes sensibilités, qui se divisent parfois intérieurement. Cela retient d'utiliser des conceptions trop monolithiques et complexifier l'analyse. Par exemple, il est trop facile de parler d'un front religieux uni car les désaccords sont importants entre jansénistes et jésuites notamment, sans parler des divisions à l'intérieur même des différentes branches de la mouvance janséniste.

Mais surtout, toutes ces sensibilités religieuses n'ont pas nécessairement une position rigide envers les formes les plus offensives du combat des Lumières. Elles finissent toutes par se développer en tenant compte des nouveaux modes de diffusion des idées. A côté des grands romans, que l'histoire littéraire a conservés, il y a toute une production chrétienne de romans édifiants qui manifestent une véritable acculturation philosophique. Le roman, qui apparaissait comme un danger, est désormais reconnu comme une arme utile entre des mains bien intentionnées.

De même, les écrits des apologistes recourent aux formats et genres à la mode. On ne compte plus les dictionnaires en faveur de la religion qui prennent le contre-pied des dictionnaires les plus symboliques de l'esprit critique des Lumières. Par exemple, un penseur comme l'abbé Bergier, à la fin du siècle, qui a répliqué à Rousseau, à Voltaire et à d'Holbach apparaît comme un véritable penseur voulant battre les philosophes sur leur propre terrain. Il s'est d'ailleurs attiré l'admiration de tous, y compris de ses adversaires philosophes, pour son intégrité dans le débat. Et malgré un pli antiphilosophique plus sensible à la fin de l'Ancien Régime, il a participé à la nouvelle entreprise de

*l'Encyclopédie méthodique* au point d'apparaître à sa hiérarchie comme un théologien de moins en moins orthodoxe.

De façon similaire, les philosophes ne suivent pas une stratégie uniforme et les rivalités s'accroissent en avançant dans le siècle. C'est d'ailleurs une des rengaines de Voltaire que de déplorer le manque d'unité du mouvement philosophique. Il souhaite « l'union des frères », comme il dit.

C'est une des raisons de son agressivité envers Rousseau, qui rompt ostensiblement avec les philosophes par sa *Lettre à D'Alembert sur les spectacles* en 1757. Mais Rousseau est inclassable. Voltaire sera inquiet également de la montée en puissance des athées comme d'Holbach. On peut dire de la même façon qu'il n'y a guère d'unité dans la philosophie politique des Lumières, malgré une même opposition au « despotisme », terme devenu à la mode grâce à Montesquieu.

Mais l'équilibre des pouvoirs selon Montesquieu n'a pas grand-chose à voir avec l'égalitarisme et le sens du « contrat social » selon Rousseau. Ces options idéologiques ne vont cesser de diverger en avançant dans le siècle et vont éclater d'ailleurs sous la Révolution.

## Conclusion – L'esprit des Lumières

Pour conclure, cette variété des positions rend le bilan des Lumières plus complexe que ce que la postérité en a retenu en lisant tout son héritage à l'aune de la Révolution, que ce soit pour s'en réjouir ou pour s'en lamenter. Les Lumières sont riches avant tout de tensions, qui ne sont pas toutes résolues par exemple. C'est à la fois en France la période qui marque l'aboutissement de la contre-réforme catholique et une critique antireligieuse féroce, ce qui fait qu'on en a une vision très différente selon le point de vue qu'on adopte. D'où des crispations idéologiques qui continuent à travailler l'historiographie des Lumières.

L'exemple le plus saillant touche l'esclavage. Le dix-huitième siècle en Europe, et singulièrement en France, fut à la fois la période d'un développement économique des colonies fondé sur la traite des Noirs esclaves, et le moment d'une intense critique de ce trafic de l'être humain. Les deux positions coexistent et se livrent bataille, ce qui brouille une lecture unilatéralement favorable ou défavorable des Lumières. Une ambition d'émancipation le dispute à une conception de l'homme encore largement marquée par l'idée d'inégalité.

L'héritage des Lumières n'est pas univoque et ne se réduit pas à des slogans partisans. Si héritage il y a, c'est avant tout celui du débat, de l'échange, c'est-à-dire de la volonté de soumettre les opinions à la critique et une critique raisonnable ou rationnelle, en tout cas, qui n'abdique pas de cette liberté de penser qui est comme un étendard et un idéal de l'époque. Inutile de dire qu'elle n'a jamais été atteinte.